

MEDICIN-COLONNEL  
DIRECTEUR LOCAL DE LA  
ARMÉE

Je me suis mis à tout le monde...  
à l'âge de faire à l'heure et cela ne me...  
le 14 ans en la suite...  
ceux qui l'ont fait...  
le 14 ans en la suite...  
ceux qui l'ont fait...  
le 14 ans en la suite...  
ceux qui l'ont fait...

# CHRONIQUES BAYONNaises

## ( CHRONIQUES AQUITAINES II )

Je me suis mis à tout le monde...  
à l'âge de faire à l'heure et cela ne me...  
le 14 ans en la suite...  
ceux qui l'ont fait...  
le 14 ans en la suite...  
ceux qui l'ont fait...  
le 14 ans en la suite...  
ceux qui l'ont fait...

Je me suis mis à tout le monde...  
à l'âge de faire à l'heure et cela ne me...  
le 14 ans en la suite...  
ceux qui l'ont fait...  
le 14 ans en la suite...  
ceux qui l'ont fait...  
le 14 ans en la suite...  
ceux qui l'ont fait...

Je me suis mis à tout le monde...  
à l'âge de faire à l'heure et cela ne me...  
le 14 ans en la suite...  
ceux qui l'ont fait...  
le 14 ans en la suite...  
ceux qui l'ont fait...  
le 14 ans en la suite...  
ceux qui l'ont fait...

## - La guerre

### 1 -La guerre des pères

*Tous les pères avaient été mobilisés, même André qui revint du Chili.*

*Le Docteur Albert DESTRIKATS, mari de Gabrielle TAJAN, a tenu son Carnet de guerre. Nous apprenons ainsi tout sur ses deux ans et demi de guerre dont plus de deux près du front comme médecin militaire. Il partit aux Armées fin août 1916, dans la région de Belfort. Quelques mois avant l'armistice il fut nommé médecin-major de l'Hôpital militaire qui occupait alors l'Hôtel du Palais à Biarritz.*

*Tous les jours il écrivait une ligne ou deux sur son carnet qui était une publicité d'un Laboratoire pharmaceutique. Le même carnet dura trois ans.*

*On y trouve tout, des notes prises lors d'une conférence sur les soins à apporter aux gazés, des comptes, ce qu'il envoyait à Gabrielle, ce qu'il conservait. Un officier touchait en effet une solde (800 F par mois) mais devait subvenir à ses besoins, d'habillement et de nourriture.*

*L'écriture est serrée, parfois peu lisible. Le Journal est reproduit en Annexe à ce Chapitre, agrandi. Ces pages ont la sécheresse d'ordonnances médicales. On y apprend ainsi que le cheval s'appelait Négus, mais aussi les bombardements subis, les récits des avions abattus, français ou ennemis, le sort de certains prisonniers, les départs en permission, les blessés et les tués, le cheval qui s'emballe suite à*

**l'explosion toute proche d'un obus ... Le lecteur pressé ou ayant une mauvaise vue peut passer vite, mais il passera aussi à côté d'un témoignage simple et naturel sur ce qu'était la vie de tous les jours dans une zone proche de la ligne de front.**

**Dans le Carnet on trouve aussi la liste des lettres adressées. Pratiquement tous les jours, le Médecin-capitaine Albert DESTRIKATS adressait deux ou trois lettres. A des amis, à ses cousins MOLERES et aussi, bien sûr à la famille de sa femme. Nous avons ainsi les affectations et adresses (S.P. = secteur postal, pour des raisons de sécurité et éviter que l'ennemi, faisant un prisonnier, ne puisse découvrir le mouvement des troupes) des cousins TAJAN et DUCOS. Ces adresses sont rayées et surchargées au fur et à mesure des changements.**

**On les trouve tous : André TAJAN**

André Tajan! - Onigara 86° R. Adoude

10. section de munitions  
1505 S. P. = 168-2p.

**Jacques TAJAN**

J. Tajan adjudant.  
- 118° R. A. Lude 10° g. de 155  
10° g. de 155. 2° P. de 155  
Aut. M. g. S. P. = 168-2p. 215

**Gaston DUCOS**

Ducos Cap. Mat. M. g. 32. 10° g. de 155  
Sect 154  
S. P. = 168-2p.

**Pierre TAJAN,**

Tajan Pierre: Pilote aviateur 21111  
NOTES pilote aviateur  
Adress. Escadrille 102. S. P. = 168-2p.

**mais aussi l'oncle Louis**

**DOUSSEDEBES (sic), son gendre, le Lieutenant Alain de BOUDARD, cousin germain par alliance, d'autres cousins, certaine-**

21111  
211 30  
12/12

ment

**Georges NOEL et Georges LEPAPE**

*Fusse de la Nansin - 20 rue de la  
Lepape 8 rue Rollit*

**le Dr-BAHANS, frère d'Antoinette TAJAN, sa belle-soeur, et beaucoup d'autres dont les noms ne nous disent plus rien.**

*Dr Bahans 161 St. Etienne à pied  
Sect P = 47*

**Le Carnet s'achève dès la démobilisation, le 4 janvier 1919.**

**Le ton général est sans recherche, les émotions ne transparaissent pas - le 11 novembre n'est même pas signalé, c'est vraiment un aide-mémoire, sans commentaires, les landais ne sont pas gens bavards.**

**Les derniers mots, à peine lisibles, sont fatalistes et tristement prémonitoires :**

**A la prochaine !**

**Ce carnet n'est pas un document historique, il nous apprend néanmoins ce qu'étaient les préoccupations d'un mobilisé pendant la Grande guerre. L'amour de la patrie devait y avoir sa part, mais les soucis quotidiens et ceux de la famille dominaient.**

**Nous ne savons pas si d'autres cousins ont tenu des Carnets et si ceux-ci ont été conservés. Si c'est le cas peut-être ne sont-ils pas très différents de celui tenu par aîné de sa génération.**

**Jacques TAJAN** partit dès le premier jour avec le 15° Dragon, fit la retraite de la Marne, fut muté dans l'Artillerie, devint officier, fut décoré de la Croix de guerre avec citations, puis de la Légion d'honneur le 14 juillet 1937. Il invita son neveu Alfred DESTRIKATS à la cérémonie :

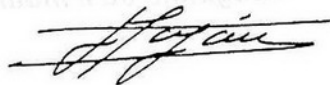
\*

**Gaston DUCOS** avait fait Saint-Cyr et était donc officier d'active. Il venait d'être nommé à Verdun lorsque la guerre éclata, ce qui lui valut d'échapper au sort de beaucoup d'officiers de son Régiment, le 49° d'Infanterie, qui furent tués dans les premières semaines des hostilités.

\*

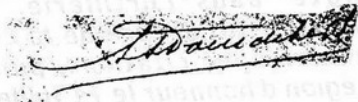
**Pierre TAJAN** connut d'abord les tranchées à Verdun. Séduit par l'aviation, il devint pilote de chasse. Il fit une guerre très brillante et fort risquée. Dans sa carlingue il avait accroché une estampe de son cousin Georges LEPAPE intitulée Les Cocardes. Le fait est rapporté par Claude LEPAPE.

*Je croi que je vai entourer la tenue  
militaire pour la revue du 14 juillet à  
Bayonne et y recevoir ma croix de la  
Légion d'Honneur. En la qualité de  
carlingue et pilote d'arme je serai très  
heureux de t'y voir en tenue*



**Louis DOUSDEBES (\*) était né au Mexique, en 1852. Il revint en France dès son jeune âge, fut admis à l'Ecole Polytechnique et choisit l'Arme du Génie. La plus grande partie de sa carrière se déroula en Algérie. Nommé colonel en 1906, il fut mis à la retraite en 1913.**

**— Remobilisé à la déclaration de guerre, il occupa différentes fonctions dans la région de Toul, puis fit fonction de Général commandant le Génie en Algérie.**



**Il fut définitivement démobilisé en 1917 et quelque temps après pris sa retraite à Bayonne où il mourut en 1940 (\*\*).**

\*

**Qui parmi les pères était présent à la distribution des prix de Saint-Louis le 12 juillet 1919 ? Certains sauraient dire, en tout cas le Grand-Père y était sûrement. Ce dut être une belle cérémonie avec beaucoup de discours enflammés. Plus de cinquante ans plus tard, le 1° Accessit de Français de la classe de Huitième retraçait gravement quelques traits de la période qui s'achevait.**

\*\*\*

---

(\*) Voir tableau généalogique d'Adrien DOUSDEBES.

(\*\*) Il habitait un appartement sur les bords de la Nive. Le rédacteur se souvient d'un bel escalier et d'un Pianola.

## 2 -Le cousin écrivain

*Il s'agit d'Alfred TAJAN II (Fred). Son "Accessit acquis en Huitième marquait-il le début d'une vocation littéraire ? Peut-être. Toujours est-il qu'il s'intéressa toute sa vie aux Lettres et à l'écriture. Prisonnier en 1939, il écrivait à ses parents et leur demandait de leur envoyer, entre autres choses, "Bérénice et quelques beaux textes" (\*).*

*Doté lui-même d'une très belle écriture, il s'intéressa beaucoup à celle des autres. Il fit après la guerre de 40 des études de graphologie, devint expert en analyses*

---

(\*) C'est une citation de mémoire. La lettre qui a dû être écrite en 1941 (Fred fut libéré autour de 1942) avait été diffusée aux cousins par le père de Fred. Elle fut citée en exemple à un jeune élève bordelais.

ALFRED TAJAN  
RENÉ VOLARD

# LE TROISIÈME PÈRE

Symbolisme et dynamique  
de la rééducation



**d'écriture (\*), puis se spécialisa dans les écritures d'enfants et la graphothérapie. Il écrivit plusieurs livres sur ces sujets. L'un d'eux est intitulé *Le Troisième Père* (\*\*).**

**Ce livre fut écrit en collaboration avec un Monsieur Dollard, mais les chapitres rédigés par Alfred TAJAN sont faciles à repérer.**

**— Ils sont d'une très belle plume. Le but était de montrer le traumatisme d'un jeune adolescent suite à l'absence du père mobilisé, mais l'auteur déborde du sujet et évoque longuement, avec beaucoup de talent les relations au sein du cercle familial et les pouvoirs de substitution père-mère-grand-père. Au passage quelques belles descriptions des lieux familiers. Écoutons le cousin écrivain :**

---

(\*) A ce titre il fit de nombreuses expertises, eut à analyser l'écriture de quelques criminels, d'un faussaire et au moins, sans le savoir, d'un cousin. Ce dernier fut très content du résultat mais Fred beaucoup moins du subterfuge.

(\*\*) PETITE BIBLIOTHEQUE PAYOT, 1973.

Le troisième père est le rééducateur. Le livre est d'ailleurs pour l'essentiel consacré aux possibilités de la rééducation par l'écriture.

C.C.P. PARIS 15131-58

A. TAJAN

55, rue Nationale

TOURS



Le Syndicat des Graphologues Professionnels garantit les travaux effectués par ses Membres agréés. En cas de contestation retourner l'analyse au Siège du Syndicat (55, rue Boulevard Paris - 17<sup>e</sup>), qui remboursera directement le prix de l'analyse.



Ce qui frappait Philippe, c'était l'omnipotence des mères, celles de ses camarades comme la sienne, omnipotence qui se manifestait tant dans l'organisation de la vie matérielle que dans les grandes décisions engageant la vie des familles. Ce n'était pas aux pères que les permissions étaient demandées, mais aux mères. Le matriarcat s'installait. Pendant quatre ans, ces mères, pour la première fois, avaient exercé un pouvoir, remplaçant les hommes dans leur travail, les soignant dans les hôpitaux, les distrayant dans les foyers. Elles étaient d'autant moins portées à leur rendre ce pouvoir qu'au sortir d'une guerre longue et meurtrière, les hommes retournaient à la vie civile marqués par la lassitude. La première de sa famille, sa mère s'était fait couper les cheveux.

Il se rappelle leurs promenades le long du fleuve que les cargos descendaient jusqu'à la mer toute proche. Philippe les aurait prolongées sans fin si sa mère ne leur avait assigné comme limites celles de la résistance physique de son frère. Ou bien, par les après-midi de février lumineuses et chaudes, ils allaient couper des fleurs de camélia dans la propriété fermée l'hiver de leur grand-père, occasion offerte à son frère de tendre ses pièges à oiseaux.

## ***Nous venons de rencontrer la Villa Gabrielle mais revenons au 62 rue d'Espagne:***

Philippe et ses parents habitaient un appartement situé dans un immeuble dont son grand-père était propriétaire et qu'il habitait aussi. Cette cohabitation rendait omniprésent le père de famille et accusait la dépendance de chacun à son égard, en même temps qu'elle garantissait à tous la sécurité d'une vie matérielle comportant tous les avantages du confort bourgeois. Rien de stimulant toutefois dans cette vie. Les années scolaires se succédaient dans une lente monotonie. Chaque matin ramenait le même lever du jour. Dans la maison endormie Philippe entend le pas de son grand-père qui se rend à la messe, résonner dans la cage d'escalier, puis se perdre sur le pavé désert. Lui parvient alors le son de la cloche fêlée suspendue au cou des bœufs qui tirent le tombereau des bouviers. Les rideaux de fer qui découvrent les vitrines s'enroulent avec des grincements. Parfois le son grave d'une cloche suspend la vie de la rue qui commençait à s'animer, annonçant le viatique sollicité par un moribond. L'abbé qui le porte est revêtu d'une écharpe dorée, il est petit et brun et sur son passage les femmes s'agenouillent.

***Ce livre n'est pas un livre de souvenirs, mais un essai de psychanalyse familiale, écrit cinquante ans après les événements rapportés, puisque le chapitre se termine par la disparition du grand-père. La volonté de démontrer l'influence de certains faits ou situations sur la formation du caractère des adolescents le conduit à tourner le dos à ses propres sentiments personnels. Il a eu en effet toute sa vie, comme tous ses cousins, un culte quasi-idolâtre pour le grand-père. Pourtant ses évocations sont contrastées :***

C'est à peu près à ce moment-là que mourut son grand-père. Parce qu'il avait vécu très longtemps en homme intègre et irréprochable, parce qu'il avait été témoin de l'Histoire, on parla de lui, mais sa disparition ne créa pas le vide que Philippe aurait cru. La mort, en même temps qu'elle le faisait descendre de son socle, permettait qu'on le juge. Philippe le découvrit différent de ce que vivant il s'était figuré qu'il était. Il se rendit compte qu'il n'avait que perpétué son propre père sans le renouveler, sans le prolonger et que s'il n'avait ni produit ni créé, c'était sans doute parce qu'il n'en avait eu ni le désir ni les moyens, qu'enfin il s'était montré plus timoré qu'entrepreneur, plus absolu que tolérant, plus bigot que religieux. Cette figure de dimensions gigantesques se réduisait à presque rien. Pour Philippe dont l'appétit de vivre s'éveillait, la place des grands-pères était dans la tombe et celle des pères n'était déjà plus sur le devant de la scène. Il ignorait que leurs images confondues allaient poursuivre en lui leur long et fatal cheminement.

### ***Et quelques pages plus loin :***

Même plus tard,

le haut fauteuil d'osier dans lequel sa mère était assise, la pelouse dont il connaissait la moindre tige de trèfle à cet endroit du parc, le prunus qui dispensait une ombre légère sur son costume marin, évoquaient irrésistiblement pour lui et intensément l'image de son grand-père.

Après tant d'années il voit encore ce vieillard alerte, le buste droit, les genoux tout juste pliés à quatre-vingt-dix ans, s'avancer sur le gravier devant la maison, la main tendue vers son hôte, la bonté s'exprimant dans la clarté de son regard, la malice dans le pli au coin de ce regard.

**Mais il reste que dans son livre, et un peu aussi dans la réalité des rapports familiaux la figure du grand-père était, et est toujours, chez les cousins sublimée. Cette fascination, involontaire de la part du grand-père, faisait une ombre injuste à la génération des pères. Fred TAJAN confirme et souligne ce type de relations. Il le fait avec son tempérament propre. Passionné dans tout ce qu'il faisait, parfois entier dans ses jugements. Il en était d'ailleurs bien conscient et, en réponse à un cousin qui lui avait fait part de ses impressions sur son livre, il écrivait :**

*Les mots ne sont pas venus tout seuls au bout  
de ma plume !! Cet essai d'auto-analyse a d'abord  
une valeur pour moi, puisqu'il m'a permis de franchir  
(l'im hard, tu me diras, mais ton l'incoscient il  
n'y a pas de durée) la nature d'une relation que  
je pourrais enfin dominer, dépasser. A ce propos, ce que  
tu as écrit, qui est typique de ce genre d'écrit, c'est  
que l'algèbre et les vis à vis des personnes ne se font  
à un niveau différent de celui des sentiments et  
laissent ceux-ci absolument intacts.*

**Intarissable sur les sujets qu'il connaissait, très cultivé, aimant la musique, il était plus causeur que bavard, même si sa conversation tournait facilement au monologue. C'est le privilège de tout auteur.**

**Nous avons déjà à plusieurs reprises rencontré la personne du grand-père. Nous allons y revenir plus longuement dans le chapitre qui suit.**

### **3- Le grand-père**

#### **1- Le grand-père et son père**

*Le grand-père était un patriarche. Régnait-il seul sur sa maison ? C'est moins sûr, son épouse avait certainement une grande influence, faite d'autorité et de discrétion.*

*Il était fils unique, né à Bayonne le 25 juillet 1846. Son père, Dominique, avait créé le commerce de la rue d'Espagne. Le père et le fils travaillèrent ensemble jusqu'à la mort du premier à la Villa Gabrielle en 1891.*

*Sa mère, Gabrielle DOUSDEBES était la dernière d'une famille très nombreuse et qui avait rayonné en plusieurs endroits. Nous reviendrons sur les TAJAN et sur les DOUSDEBES longuement dans la 11° Partie, et verrons en particulier qu'Alfred TAJAN avait dû vivre ses premières années plus entouré de tantes que d'oncles ou de cousins. Ces derniers existaient en grand nombre mais à Paris ou en Amérique.*

*Alfred TAJAN épousa sa cousine germaine, Marie DOUSDEBES, née à Mexico le 11 mai 1849. Le mariage eut lieu à Paris le 29 novembre 1875.*

\*

*Le magasin de la rue d'Espagne existait déjà mais réduit par rapport à ce que nous connaissons lorsqu'il fut agrandi par les acquisitions de la rue de la Poissonnerie.*

**La Villa Gabrielle fut construite autour de 1890. Dominique TAJAN, le père d'Alfred et l'oncle par alliance de son épouse, y mourut peu de temps après, le 17 août 1891.**

**Les enfants d'Alfred et Marie naquirent (\*) entre 1876 (André) et 1890 (Pierre) et la Villa Gabrielle, ainsi baptisée du nom de la mère d'Alfred et de la fille d'Alfred et Marie, devint le centre du rassemblement familial dominical. Elle servait également de lieu de vacances. On l'appelait la campagne.**

**Les années passaient, la famille s'agrandissait, les affaires prospéraient. Elles avaient été créées par le père, Dominique, et portaient sur la vente d'ustensiles pour l'agriculture. Plus tard elles s'élargirent avec l'acquisition de la partie du magasin consacrée aux produits d'Extrême-Orient. Fred, dans le passage que nous avons cité page 27 valorise le rôle de Dominique aux dépens de celui de son fils. Il force incontestablement le trait. Comme il avait quelques lignes plus haut sublimé le grand-père au détriment du père, il récidivait cette fois au profit de l'arrière grand-père qu'il n'avait pas connu, et aux dépens du grand-père. Le souci d'analyse ou le contre poids d'une évidente fascination l'avait entraîné au-delà de la vraisemblance.**

**C'est en effet, et bien évidemment, Dominique qui créa et donna l'impulsion et sa réussite éclatante (\*\*\*) est illustrée par les armoiries qu'il fit sculpter sur le fronton du 62\*\*\*\*). Mais Alfred TAJAN, alors qu'il avait lui-même une nombreuse progéniture, et qu'il s'occupait très activement de ses beaux-frères, belles-soeurs, neveux et nièces,**

---

(\*) Voir Tableau généalogique Alfred TAJAN - I.

(\*\*) Nous reviendrons dans la II° Partie sur l'ascension sociale de Dominique TAJAN.

(\*\*\*) Elles représentent une collection des ustensiles qu'il faisait fabriquer et commercialisait.

**développa les activités qu'avait créées son père, leur donna une assise durable, fut un notable paroissial, acquit un authentique patrimoine immobilier (\*) tout en étant d'une générosité proverbiale. Ce n'est déjà pas un mince bilan.**

**Mais il y a plus. La Villa Gabrielle prit grâce à lui des allures de datcha enchantée ( son emplacement approximatif est repéré sur la Carte de la II° Partie ). Réécoutons Fred :**

Il suffisait à chacun de se laisser aller au bonheur de vivre qui lui était proposé et effectivement la vie était facile et douce dans cette demeure qui chaque soir s'animaient de multiples présences. Dans les vastes pièces qui par des portes-fenêtres s'ouvraient sur le parc, les nuits semblaient faites non pour dormir, mais pour jouer, rire et danser, des nuits qui évoquaient pour Philippe celles de Tolstoï, lorsqu'à onze heures du soir, les domestiques servaient le thé.

**La mémoire de Fred a tendance à agrandir les pièces et transforme un jardin en parc mais cette image, beaucoup la conservent (\*\*). L'été on recevait la famille de la grand-mère, les LEPAPE, les NOEL(\*\*\*)**

---

(\*) Plusieurs maisons de la rue d'Espagne et de la rue de la Poissonnerie constituant l'actuel 62, les numéros 5, 7, 13, 15 de la rue de Luc, l'Ecole libre de la Cathédrale de Bayonne qui donnait sur la cour des 13 et 15, la Villa Gabrielle lui appartenaient.

(\*\*) Le rédacteur se souvient d'une balançoire juste après la maison, d'une tonnelle de rosiers et au fond à gauche d'un poulailler ; à l'intérieur d'un billard sur lequel on jouait au criquet et d'un fauteuil à bascule. C'est évidemment beaucoup moins romantique mais chaque âge a ses droits.

(\*\*\*) !.France DUCOS garde un souvenir ému du père d'André NOEL, ténor à l'Opéra de Paris sous le nom de NANSENN, chantant l'air du Roméo et Juliette de Gounod : Ah, lève-toi So-ô-leil ! (bis) Fais pâlir les étoua-à-leuh !

*C'est le grand-père qui a fait les cousins. C'est la plus belle ligne du bilan, celle qui demeure.*

2 - 1933

*Il ne peut évidemment être question, pour quelqu'un qui avait 8 ans lorsqu'est mort le grand-père de se hasarder à esquisser son portrait.*

*Mais nous disposons d'une lettre adressée à un de ses petits-fils. Cette lettre heureusement conservée nous éclaire sur son tempérament et ses principes de vie. Elle nous offre aussi une revue générale de la famille et tout particulièrement des cousins, juste 14 ans après la*

**J. & P. TAJAN**

62 & 64, Rue d'Espagne, 62 & 64  
50 & 52, Rue Poissonnerie, 50 & 52

BAYONNE



\*\*\*  
*Louis Destulats*  
*Medecin Lieutenant*

*Kindia*  
*Guinée Française*

*A.O.F.*

TELEPHONE 0.39

distribution des prix dont nous avons parlé plus haut.

En voici le début :

Voilà bien des jours que je me propose de t'écrire, mais j'ai des occupations qui ne laissent pas des loisirs à ceux employés, ils travaillent dur, mais il ne faut pas rester les bras croisés, et alors plus une minute pour causer avec même ses petits enfants; enfin c'est comme ça et comme il y a maintenant 87 ans que je suis dans la maison je n'en peux pas m'en aller -

**Elle continue en accusant réception d'un prêt que le petit-fils avait contracté auprès du grand-père avant de rejoindre son premier poste de Médecin colonial. Ceci nous vaut de sages commentaires, presque une profession de foi à la fois aristocrate et bourgeoise :**

... cela prouve que tu as coeur à payer tes dettes. Je t'en félicite et tu seras riche, très riche un jour car dans ma longue vie j'ai toujours vu les gens préoccupés de payer leurs dettes devenir riches ou du moins être toujours à la hauteur de leur situation...

**Ensuite toute la famille apparaît :**



***Sa fille aînée, Gabrielle DESTribats, qui habitait avec lui depuis son veuvage et la mort de la grand-mère.***

***Elle "tenait la Maison" :***

Ta bonne mère vit beaucoup avec toi, elle t'écrit souvent, elle sait les dates exactes de l'arrivée des paquebots venant de Guinée ou d'A.O.F., et le matin elle vient dès l'arrivée du courrier savoir s'il n'y a pas une lettre de Loulou... elle pousserait bien quelques visites à Bordeaux car ses petits fils qui sont tous les trois (\*) très gentils, et sa belle-fille qui est très bien et son fils aîné toujours très sérieux (\*\*) seraient contents de l'avoir et elle aussi de jour d'eux tous.

***Sa petite fille, Marie DESTribats, qui vivait avec sa mère rue d'Espagne est très sérieuse et je crois que Me Moulouquet l'estime et reconnaît ses services, elle a de jolis appointements...***

***C'est une charmante enfant.***

***La soeur de cette dernière, Malou est une bonne et excellente fille, le coeur sur la main.***

\*

---

(\*) Michel (5 ans), Jean-Marie(3 ans) et Bernard (1 an) DESTribats.

(\*\*) Le grand âge donne droit à un certain aveuglement.

**Puis on passe aux DUCOS :**

Aujourd'hui ton oncle Gaston, le Colonel, est arrivé à Bayonne, il vient de Montauban car il est de la Commission des officiers qui font passer les examens des Sous-officiers qui visent Saint-Maixant. Il va repartir dans deux jours, il doit passer après Bordeaux par Chaumont car pour le 14 juillet il aura sa croix d'Officier de la Légion d'Honneur.

**Jean** travaille bien dans sa Maison de commerce, il a sa voie,

**Renée** va finir l'année prochaine,

**Paul** a râté ses concours, (\*)

**France** a son écrit de Bachot.

\*

**Enfin on revient au 62 avec les enfants de Jacques et Antoinette TAJAN, et de Pierre et Graçy :**

Ici notre pauvre Alfred a échoué pour son École, mais il va recommencer l'année prochaine.

---

(\*) Il devait réussir à l'Ecole Centrale l'année suivante.

**Manel** a un bon rang à l'Icam

**Marie-Berthe** aura sans doute son Bachot l'année prochaine.

**Bernard, Francis, Maurice** suivent Saint-Louis très régulièrement.

\*

**La revue était terminée, on passe à un autre sujet :**

Les affaires du commerce sont très dures, mais on lutte et l'on va de l'avance.

**Cette ardeur, cette confiance en l'avenir étaient de tous les instants, comme la reconnaissance et la prière. La conclusion de sa lettre en est profondément marquée:**

Et moi le 29 de ce mois je vais finir mes 87 jours à duve encore  
avec bon pied, bon œil, et bon appétit, ten entouré tes amis, par taus  
mes enfants et petitienfants même celui de juinée que j'ai vu aller avec taus  
tes autres dans mes prières. le Malin et le soir, que j'ai pu être utile  
tant que le bon Dieu voudra, et quand il voudra je suis prêt à aller retrouver  
e elle et tous ceux qui m'attendent là haut et ten <sup>fière</sup> -

**Personne n'était oublié.**

**Amen !**

\*

### 3 - Le cortège

*Le Grand-père mourut à l'automne 1936. Son fils aîné, André TAJAN, était bien sûr au Chili, il fut averti par un télégramme, et écrivit à ses frères et sœurs la lettre qui suit. Il nous en reste la copie faite par sa sœur Gabrielle DESTRIKATS. Cette lettre est très belle. André entre autres métiers avait exercé celui de journaliste, sa lettre est un reportage imaginaire et plein de l'affection qu'il portait à son père.*

*C'est tout Bayonne, les lieux, les pierres comme les personnes qui suivent le cortège.*

Santiago le 13 octobre 1936

Mes chers amis,

Je viens de recevoir votre câble et je l'ai gardé longtemps sans avoir le courage de l'ouvrir, car je savais le contenu. Je l'appréhendais depuis 2 semaines comme on appréhende l'inévitable, et lorsque je le vis venir, j'ai cherché lâchement à le repousser pensant retarder ainsi le moment de l'inexorable réalité.

"Papa décédé, affection"... quel brutal laconisme dans ces quelques signes cruels qui ont franchi plus de la moitié de

l'univers, avec la vitesse de la foudre, pour porter dans les cœurs, l'émoi, le deuil et le désespoir ...

Puis ma réponse : "Avec vous de coeur", non moins laconique, mais combien significative, si je vous disais que depuis deux jours, je ne vis plus ici, je regarde sans voir, et je me croyais au milieu de vous, entourant la pauvre dépouille de celui qui nous fut si cher. Je suis avec vous et je reconstitue dans mon imagination

l'imposant cortège du Patriarche que tout Bayonne accompagne en témoignage de vénération pour lui, et de juste hommage respectueux pour nous.

Je le suis, par la pensée, depuis la Villa Gabrielle jusqu'aux cloîtres, ces chers cloîtres où il aura fait une halte avant de pénétrer dans Sa cathédrale. Oui, je dis Sa cathédrale et je m'en fais gloire pour lui, puisqu'il y a passé la plus grande partie de son existence, ses meilleurs comme ses plus tristes moments. Il l'aimait plus que presque tout au monde et aurait donné sa vie pour la défendre quand il la croyait en danger, comme il l'a prouvé au moment des "inventaires", ou à l'annonce d'une possible explosion de l'usine de Blancpignon pendant la guerre. Il connaissait dans tous leurs détails son architecture, ses travaux, ses vitraux, et en parlait plus en admirateur, je dirai presque en fanatique.

Et, dans sa muette reconnaissance, Sa cathédrale frémira à l'approche de son cercueil, son porche s'effacera avec

respect pour le laisser passer, et ses voûtes s'inclineront vers lui avec tendresse pour l'entourer et le caresser dans un dernier adieu ... Son "banc", qui certainement portera un crêpe de deuil, fera entendre dans ses vieux bois, un craquement d'adieu pour celui qui fut son plus fervent adepte avec les Guichot, les Lasserre, les Guicheneuvé, les Darrigrand et les autres pairs de la "confrérie" qui l'ont devancé dans la mort! Quant à la rue d'Espagne, quel ne sera pas son émoi en suivant le corbillard de celui qui, soit dans la foule, soit derrière les vitrines de son magasin, fut le témoin ému des milliers de cortèges funèbres qui défilèrent sur ses pavés, cortèges d'amis ou d'indifférents, mais non pas d'ennemis car il n'en avait pas, et en aurait-il eus, il ne leur aurait pas refusé l'offrande du "de profundis" qu'il récitait tout bas pour le repos de celui ou de celle qui passait devant sa demeure. Cette prière, nous la lui devons...

J'attends avec impatience les détails de ses derniers moments, je les attends, bien

que je ne sache d'avance les moindres détails : sa grande Foi, sa confiance en

***C'était le Grand-père. Le vrai.***

***-- Avec lui disparaissait près d'un siècle d'histoire bayonnaise.***

\*\*\*

Dieu, sa douleur de nous quitter et sa joie de retrouver les siens...